

CICÉRON – *TUSCULANES*, II, 17 – 45 AV.JC

Mais les gladiateurs, des scélérats, des barbares, jusqu'où ne poussent-ils point la constance ? Pour peu qu'ils sachent bien leur métier, n'aiment-ils pas mieux recevoir un coup, que de l'esquiver contre les règles ? On voit que ce qui les occupe davantage, c'est le soin de plaire, et à leur maître, et aux spectateurs. Tout couverts de blessures, ils envoient demander à leur maître s'il est content : que s'il ne l'est pas, ils sont prêts à tendre la gorge. Jamais le moindre d'entre eux a-t-il, ou gémi, ou changé de visage ? Quel art dans leur chute même, pour en dérober la honte aux yeux du public ? Renversés enfin aux pieds de leur adversaire, s'il leur présente le glaive, tournent-ils la tête ? Voilà ce que l'exercice, la réflexion et l'habitude ont de pouvoir. Quoi donc,

Un Samnite, un coquin, le dernier des mortels,

pourra s'élever à ce degré de courage ? et il y aura dans le cœur d'un homme né pour la gloire, un endroit si faible, que ni raison ni réflexion ne puissent le fortifier ? Quelques personnes traitent d'inhumanité le spectacle des gladiateurs : et je ne sais si, tel qu'il est aujourd'hui, on ne doit pas effectivement le regarder ainsi. Mais lorsque des criminels étaient seuls employés à ces sortes de combats, il ne pouvait y avoir, du moins pour les yeux, une école où l'on apprit mieux à mépriser la douleur et la mort.